Sep B/TOK

51736/B

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29287005

DISSERTATION

N° 283.

SUR L'EXPRESSION DE LA FACE

EN ÉTAT DE SANTÉ ET DANS LES MALADIES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR C. J. TORDEUX, d'Avesnes,

Département du Nord.

. . . . . *Quid tacita versas?*
Licet ipsa sileas, totus in vultu est dolor.
SÉNÈQUE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Daignez agréer avec bonté le premier fruit de mes études médicales. Cet hommage est bien faible, sans doute, mais il est la sincère expression de l'attachement le plus respectueux et de la reconnaissance la plus vive.

C. J. TORDEUX.

INTRODUCTION.

L'HOMME ne diffère pas seulement des autres habitans de la terre par ses facultés morales et intellectuelles; son organisation, ses formes plus nobles, plus sublimes, plus majestueuses, l'élèvent encore infiniment au-dessus de tous les êtres visibles. L'aigle, dont l'œil franchit des distances immenses; le chien-chasseur qui sent les corps absens et passés; le quadrupède immonde qui vit dans la fange, au milieu des odeurs les plus infectes, qui va découvrir la truffe, enfouie quelquefois à des profondeurs très-considérables; le lièvre, la taupe, qui possèdent à un si haut degré la faculté d'entendre, etc., sont mieux organisés que l'homme, sous le rapport de ce sens qui prédomine chez chacun d'eux; mais l'aigle, dont la vue est si perçante, a des plumes qui recouvrent sa peau, et le toucher passif est chez lui presque nul; ses serres cornées ne sauraient juger des qualités tactiles des corps; il a le goût et l'odorat obtus: le chien, qui perçoit si bien les odeurs, n'a qu'une portée de vue très-ordinaire; il a également le goût et le tact très-imparfaits; la taupe n'a pour ainsi dire que les rudimens des yeux, etc. Chez l'homme, au contraire, si l'organisation des sens ne touche pas à la perfection, chacun d'eux en approche tellement, que, par cette seule harmonie, des naturalistes ont voulu expliquer la supériorité morale qu'il a sur tous les êtres,

que d'autres ont attribuée à la perfection du seul sens du toucher. S'il m'était permis de donner mon opinion à cet égard, je serais bien plutôt tenté de croire qu'elle est l'effet de l'organisation cérébrale.

Sous le rapport de la locomotion, de la voix, de la propagation, aucun animal n'approche encore de l'homme. Ne voit-on pas le nègre tantôt atteindre les animaux dont la course est la plus rapide, tantôt traverser à la nage des fleuves d'une grande étendue, gravir les montagnes les plus escarpées, et grimper à la cime des arbres les plus élevés? — Cosmopolite, il quitte impunément les feux brûlans de la zone torride pour aller habiter les régions glacées du septentrion. — Jamais l'écho n'a retenti d'un chant plus mâle, d'un chant plus beau que celui de l'homme; seul il est parvenu à articuler la voix, à en former la parole, signe représentatif de ses besoins, de ses affections, de ses passions. — Il présente encore cela de particulier, c'est qu'il n'est point assujetti à l'influence des saisons pour l'exercice des fonctions qui servent à réparer l'espèce; il s'approche, dans tous les temps, de sa compagne, la féconde sous toutes les latitudes et dans toutes les températures connues.

C'est surtout par les nombreux moyens à l'aide desquels il transmet ses sensations qu'il diffère des autres êtres : la nature, en lui donnant la vie animale, si supérieure à la vie organique, multipliant ses relations, lui créant une foule de besoins, devait nécessairement le douer de modes d'expression plus parfaits. En effet, quelle facilité dans ses gestes, qu'il modifie de mille ma-

nières ! son langage est le plus varié, le plus étonnant ; sa face enfin est l'expression la plus parlante et la plus vive des sentimens intérieurs, des désirs, des passions, de la volonté ; c'est elle qui dévoilait l'avenir aux *sibylles*, les maladies à *Hippocrate*, les passions à *Erasistrate*. Les philosophes de tous les siècles en ont fait une étude particulière.

Les considérations que nous offre ce dernier mode d'expression nous ayant paru des plus importantes, nous en avons fait le sujet de notre dissertation. Trop heureux si, dans ce faible travail, nos savans professeurs découvrent quelques fruits de leurs précieuses leçons !

Nous entendons par face cette partie de la tête limitée en haut par les cheveux, sur les côtés par les oreilles, inférieurement par le menton ; elle comprend le front, les yeux, les tempes, les joues, les oreilles, le nez et la bouche.

Placée près du centre des sensations, renfermant les principaux organes des sens, pourvue de muscles nombreux de la partie du système cutané où se montre le mieux l'activité des propriétés vitales, remarquable surtout par la sensibilité particulière du système capillaire ; laissant apercevoir l'origine des membranes muqueuses de la bouche, du nez, des paupières, de la surface de l'œil ; la face éprouve une foule de changemens et de modifications qui correspondent avec une grande partie des phénomènes de la santé et des maladies : ce qui nous permet de diviser notre thèse en deux parties. Dans la première, nous verrons les révolutions des âges, les divers

tempéramens, les sexes, les différences qui distinguent les peuples, avoir chacun à la face des traits qui les caractérisent, les différentes passions s'y peindre sous des formes aussi variées que les nuances qui les distinguent; nous verrons qu'elles ont leur principale expression à la face, qui a mérité pour cela d'être appelée *le miroir de l'ame*, parce que, dit M. *Cabuchet* (1), prenant involontairement l'empreinte des diverses affections qu'elle éprouve, elle nous instruit des diverses passions qui l'agitent, et souvent en trahit le secret. C'est au trouble de la face d'Antiochus, bien plus qu'à l'agitation de son pouls, lorsque Stratonice paraissait devant lui, qu'*Erasistrate* reconnut son amour pour cette princesse. Les effets extérieurs que le chagrin produit sur le visage sont frappans : les muscles s'affaissent, ils sont moins tendus; la peau se ride; on paraît maigri et décharné au bout de quelques heures; il survient un changement marqué dans les yeux; on pâlit, on jaunit; et la transpiration se faisant mal, la peau s'altère singulièrement; elle devient sèche, rude et écailleuse.

Dans la seconde partie, nous verrons combien la face est expressive dans les maladies; nous la verrons tantôt en former le trait principal, tantôt la simple nuance et le caractère accessoire et secondaire.

---

(1) Dissertation. Paris, an 10.

DISSERTATION

SUR L'EXPRESSION DE LA FACE

EN ÉTAT DE SANTÉ ET DANS LES MALADIES.

PREMIÈRE PARTIE.

Expression de la Face dans les differens âges.

I.re ÉPOQUE. *Enfance.* — Le développement précoce du coronal, qui, faisant partie du crâne et de la face, doit, à cause du premier, avoir beaucoup de largeur ; la capacité des orbites, très grande proportionnellement à ce qu'elle sera dans la suite, donnent à la partie supérieure de la face de l'enfant cette prédominance remarquable qu'elle a sur le bas de la figure.

Ce qui frappe encore dans la face de l'enfant, c'est le peu d'étendue qu'a son diamètre perpendiculaire, qui dépend de l'absence presque totale des sinus maxillaires supérieurs, de ce que le bord alvéolaire est pour ainsi dire confondu avec la base des orbites, et de ce que les germes dentaires sont encore contenus dans leurs alvéoles.

Les parties molles ne nous présentent pas moins de différence que les parties dures. Le système lymphatique, qui prédomine à cet âge, donne à la face des contours arrondis, gracieux ; les muscles

sont recouverts d'une couche de graisse profonde qui empêche de bien observer leur état de fermeté, de mollesse, de contraction ou de relâchement, et qui s'oppose à la formation des rides. Les sens, ouverts aux impressions de toute espèce, déterminent vers la tête une sorte de fluxion qui colore les joues du plus vif incarnat; les yeux sont grands, humides; le nez, déprimé vers sa racine, est souvent élargi vers sa base : les lèvres sont trop grandes; mais cette disproportion, favorable à l'allongement qui leur est nécessaire pour former l'espèce de gouttière où se place le mamelon à l'instant de la succion du lait, va bientôt disparaître, lorsque les dents, sorties de leurs alvéoles, appelleront le petit individu à une nourriture plus substantielle.

Nulle passion ne l'agite encore dans ce premier âge, où il borne pour ainsi dire son existence à téter et à dormir : aussi le calme de son ame est-il peint sur sa figure.

II.e ÉPOQUE. *Jeunesse.* — Vers l'époque de la puberté, qui varie suivant les climats et le sexe, la face a déjà pris les caractères qu'elle conservera jusqu'à la vieillesse. Les sinus frontaux, développés, ont diminué la concavité que présentait le nez à son origine; l'arcade des sourcils fait plus de saillie; le diamètre perpendiculaire est augmenté par les dents, qui garnissent chaque mâchoire, qui elles-mêmes s'allongent pour loger les dernières molaires, et font faire au menton plus de saillie en avant.

On ne trouve plus aux joues ce tissu cellulaire abondant, ces pelotes de graisse qui les arrondissaient dans l'enfance; l'œil, plus enfoncé dans l'orbite, est protégé par un sourcil plus épais; le nez n'offre plus de dépression à sa racine; il a acquis de justes proportions dans son développement; la disproportion que l'on remarquait aux lèvres a disparu par la sortie des dents, qui ont allongé la face; le front penché en arrière, le menton porté en avant, inclinent dans ce sens la ligne faciale, qui l'était beaucoup moins chez l'enfant.

C'est à cet âge où la vie morale se découvre dans tous les traits du visage. Quel mobile tableau que celui de la face ! Comme tout s'y peint, depuis les passions les plus violentes jusqu'aux sentimens les plus cachés !

III.e ÉPOQUE. *Vieillesse.* — Tout change dans la nature, tout s'altère, tout dépérit. Le corps de l'homme, qui a cessé de croître en hauteur dès la vingtième année, augmente ensuite, dans les autres dimensions, jusqu'à quarante à quarante-cinq ans ; alors il décroît tous les jours, et descend vers la tombe en suivant une progression qui n'est pas plus rapide que celle qu'il lui a fallu suivre pour arriver à sa perfection. C'est vers cinquante-cinq à soixante ans que commence la vieillesse : la face a éprouvé alors de grands changemens, surtout dans sa structure solide.

La capacité des sinus frontaux, devenue de plus en plus considérable, a encore augmenté la saillie du front. La chute des dents, le rétrécissement des alvéoles qui finissent par s'effacer, en même temps qu'elles ont diminué la longueur de la face, ont diminué également la capacité de la bouche, qui contient même difficilement la langue, lorsque la mâchoire inférieure se trouve rapprochée de la supérieure ; car, au lieu de présenter une voûte comme autrefois, le palais n'offre plus pour ainsi dire qu'un plan horizontal. La mâchoire inférieure est déjetée en avant par sa partie inférieure. Le menton, allongé, s'est rapproché du nez, et semble quelquefois vouloir le toucher, lorsque celui-ci est naturellement dirigé en bas. Les lèvres, par l'absence des dents, ont proportionnellement plus de largeur que l'espace intermaxillaire qu'elles remplissent ; aussi, dans la mastication, on les voit se repousser, et imprimer quelquefois au nez des mouvemens remarquables.

Le progrès des ans est ici marqué par des nuances sensibles. Le tissu cellulaire est affaissé, la graisse a presque totalement disparu, la peau adhère plus intimement aux parties qu'elle recouvre, et en laisse saillir fortement les inégalités : moins soutenue, et ne pou-

vant revenir sur elle-même, elle se plisse, elle se ride de mille façons, au front, autour des yeux, aux joues, près des angles de la bouche, qui sont tirés en bas. Les sourcils touffus ont blanchi, ainsi que les cheveux et la barbe. L'œil a perdu tout son éclat; il y a ordinairement presbytie, par suite de la diminution des humeurs contenues dans les chambres. Celui dont l'ame pure n'a jamais été agitée par les passions qui font le tourment de la vie, présente encore à cet âge des charmes dans sa physionomie. Les traits d'une satisfaction intérieure, d'une paix de cœur profonde, donnent à son visage je ne sais quoi de ravissant, qui imprime à nos cœurs les sentimens de la plus profonde vénération. Malheureusement cet état n'est pas celui de la plupart des hommes; on remarque bien plus souvent sur la figure des vieillards les rides du souci, de la tristesse et de l'inquiétude.

Expression de la Face chez les différens sexes.

« L'homme et la femme, dans les premières années de la vie, « ne paraissent point d'abord différer l'un de l'autre : ils ont à « peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même « allure, le même son de voix » (1). Mais, si l'on y fait attention, dès qu'il s'établit des jugemens de comparaison, la petite fille se fait remarquer par sa finesse, par son adresse; le petit garçon, par son impétuosité, sa force : la petite fille attache du prix à la parure; le petit garçon, au contraire, néglige ces moyens, brise tout ce qui peut empêcher sa force de se développer : la petite fille est soigneuse, conserve tout ce qui a pu lui causer quelque plaisir, au lieu que le petit garçon s'inquiète peu de ce qui a servi à ses plaisirs dès qu'il en a joui. La face offre bien aussi des différences que l'œil peut saisir avec facilité, mais il serait très-difficile de les décrire.

---

(1) *Roussel.*

C'est vers l'époque de la puberté que les sexes présentent à la face des traits qui les caractérisent. Elle est plus courte chez la femme : elle a le petit diamètre proportionnellement plus long ; c'est ce qui lui donne une figure plus ronde. Son front est plus court et moins arrondi ; ses yeux sont moins enfoncés dans l'orbite ; la sclérotique est le plus souvent azurée ; ils expriment la finesse et la ruse : chez l'homme, au contraire, ils dépeignent la franchise, le courage et la fierté. La femme a le nez plus effilé et moins large ; les lèvres, qui sont plus minces, sont d'accord avec les yeux pour nous offrir quelquefois l'image de la dissimulation (défaut qu'on a reproché à la femme en général, et avec quelque injustice peut-être, puisque c'est la seule arme dont elles peuvent faire usage pour se défendre contre la tyrannie des hommes). Les joues des femmes sont rondes, pleines et animées par un coloris brillant et vif ; celles des hommes sont plus allongées, d'une teinte rembrunie : le menton de ceux-ci est couvert d'un poil épais ; celui des femmes est uni, et velouté quelquefois par un léger duvet : leurs traits sont plus mobiles ; elles les décomposent avec plus de facilité, et leur donnent l'expression qu'elles veulent. Il est certaines passions qu'une femme exprime mieux que l'homme ; elle dépeint plus fortement, sur sa figure la colère, l'emportement, la joie, le contentement et le plaisir : on lit mieux, sur celle de l'homme, la douleur, la tristesse, les chagrins violens. L'amour produit de légères impressions sur les traits de ce dernier : il altère et change en entier ceux de la femme. Il est probable que ces effets reconnaissent pour cause l'activité différente du moral sur le physique, plutôt que la différence d'organes trop légères pour les produire.

Expression de la Face dans les divers tempéramens.

Nulle force dans les traits, nulle tension dans les contours ; la face large et arrondie, le teint pâle, la peau douce et molle, le nez petit, les narines étroites, le menton court et rentrant, les lèvres

molles et humides, les yeux grands, souvent bleus et arrondis, les paupières abattues, des sourcils légers, doucement arqués, la chevelure douce et blonde, la barbe rare et d'une teinte peu foncée, font assez reconnaître le tempérament où prédomine le système *lymphatique*, avec lequel se lient la timidité, la nonchalance, le penchant au repos, l'indolence. Simple, paisible, insouciant, pourvu qu'on lui laisse ses aises, pourvu que rien ne trouble sa tranquillité domestique, le monde entier pourra être en activité et en agitation autour de lui, le lymphatique ne s'en mettra point en peine.

Le tempérament *sanguin*, que notre savant professeur M. *Hallé* fait consister dans une juste proportion du système sanguin et du système lymphatique, sera distingué du précédent par plus de fermeté dans les contours; par un front large, un nez aquilin, plus de feu dans le regard; par un teint vermeil, une physionomie animée; par une barbe assez épaisse; par des cheveux blonds tirant sur le châtain; par l'inconstance, la légèreté, la valeur, la générosité, qui sont les attributs des hommes doués de ce tempérament.

On reconnaîtra la face du tempérament *bilieux* à ses formes rudes, à ses traits secs et durs, à son teint rembruni, à son œil enfoncé, ombragé d'un épais sourcil, à sa couleur vermeille et vive, quoique l'habitude de son corps soit maigre et grêle, à sa barbe bien garnie, à ses cheveux d'un noir foncé, à l'expression d'une activité inquiète, d'une disposition à la colère.

Nous avons peu de choses à dire sur le tempérament *mélancolique*, qui n'est que le bilieux exaspéré. En effet, si nous donnons à la face une teinte plus sombre, si les sourcils sont plus abaissés et plus rapprochés, si l'œil est plus enfoncé, si le front est plus ridé, surtout près la racine du nez; si celui-ci est plus aigu, saillant, ainsi que le menton; si les lèvres se serrent, et que l'inférieure déborde un peu la supérieure; si la peau est aride et sèche, nous

aurons le tempérament dont le principal caractère moral est la tristesse et la méfiance.

Un visage où se remarquent peu d'embonpoint, un front court, des sinus frontaux bien marqués, qui n'avancent pas trop, et qui sont, ou entièrement unis, ou fortement incisés ; des sourcils touffus et serrés, placés horizontalement, et qui se joignent de près ; un regard assuré, un nez large et ferme, d'amples narines, des contours droits et angulaires, les cheveux et les poils de la barbe courts, frisés, épais ; de petites dents un peu larges et bien rangées ; des lèvres grosses, et dont celle de dessous déborde un peu ; un large menton qui avance, la voix basse, la tête petite, le cou gros et court, sont, suivant *Lavater*, l'indice d'une constitution athlétique, dont les traits sont si bien rendus dans la belle statue de l'Hercule Farnèse.

La connaissance des tempéramens est de la plus haute importance en médecine. Qui ne sait en effet que la connaissance des tempéramens nous mène à celle des maladies physiques et morales qui sont propres à ces tempéramens ; que le tempérament lui-même est déjà pour ainsi dire un pas fait vers la maladie ; que, par les moyens tirés de l'hygiène, nous parvenons très-souvent à le maintenir dans de justes bornes ? Le sanguin, par exemple, est exposé, par sa constitution, aux inflammations aiguës de toute espèce, aux hémorrhagies actives, à la fièvre inflammatoire, à l'apoplexie sanguine, etc. ; connaissant le tempérament, nous pouvons nous tenir en garde contre ces maladies, les prévenir, en atténuant, par un régime convenable, la rédondance des sucs, la pléthore sanguine, qui caractérisent ce tempérament. Si nous n'avons pu les prévenir, nous les combattons par la diète, par des boissons délayantes, par tous les antiphlogistiques, au premier rang desquels nous plaçons la saignée. Le tempérament lymphatique est exposé aux rhumes, aux diarrhées, à la fièvre muqueuse, aux hydropisies, etc. ; chez lui, les maladies tendent à passer à l'état chronique ; le bilieux, aux altérations organiques du foie, à la

fièvre bilieuse, aux embarras gastriques, à l'ictère, etc. ; le mélancolique, à l'hypochondrie, etc. : de là découlent différentes indications préservatrices et curatives.

En prévenant l'exaspération d'un tempérament par des moyens hygiéniques convenables, on prévient également l'exaspération du caractère moral qui appartient à ce tempérament. Mais ne serait-il pas possible en même-temps d'attaquer celui-ci directement, pour avoir des effets plus prompts ? C'est le but de l'éducation : mais qu'il est difficile de l'atteindre ! Une foule de causes s'y opposent. En effet, comment une mère sanguine conduira-t-elle sa fille mélancolique ? Comment un père colère guidera-t-il et traitera-t-il son fils colère ? Chargeront-ils des étrangers du soin de l'éducation de leurs enfans ? A supposer que ces étrangers se trouvassent, par leur caractère et leur capacité, dans les circonstances les plus favorables, auront-ils jamais pour ces enfans les soins qu'auraient un père et une mère, soins indispensables pour venir à bout de l'objet qu'on se propose ?

Si l'éducation parvient si difficilement à changer les vices de caractère, il est au moins certains conseils que le médecin, par ses connaissances approfondies des tempéramens, pourrait mieux donner que tout autre. Ces conseils serviraient à rendre l'existence plus supportable, et peut-être heureuse ; on y parviendrait en établissant des sympathies, ou au moins en évitant des antipathies entre des individus qui devraient avoir fréquemment ensemble des relations immédiates. Je conseillerais, par exemple, à l'homme colère, d'éviter des rapports intimes avec toutes personnes douées d'un semblable caractère ; s'il y était forcé, d'avoir recours à l'intervention d'un troisième qui tiendrait l'entre-deux : je choisirais pour cela le sanguin-phlegmatique. Je tâcherais de donner à mon fils sanguin un bilieux pour ami ; je me garderais surtout de lui donner quelqu'un qui serait aussi sanguin que lui, avec lequel il se gâterait. Une personne fort colère fatiguera le lymphatique, jusqu'à l'épuiser, en excitant en lui une trop forte tension ; le san-

guin ne s'entendra jamais avec le mélancolique, etc. C'est surtout pour le lien conjugal qu'il serait important de connaître le caractère de deux personnes qui doivent passer ensemble la plus grande partie de la vie.

« Quels sont les tempéramens qui inclinent le plus à l'amitié? « quels sont ceux qui se conviennent le plus dans l'état de ma- « riage? Je choisirais, dit *Lavater*, le sanguin-phlegmatique pour « le lien conjugal; le colère mélancolique est plus propre à l'a- « mitié. »

Expression de la Face chez différens peuples.

Sans doute il serait convenable que j'entrasse ici dans les grandes divisions de l'espèce humaine, admises par *Buffon*, *Blumenbach*, *Zimmermann*, etc., puisque toutes sont principalement basées sur les caractères tirés de la face. Mais que pourais-je faire, si ce n'est de répéter ce qu'ont écrit ces savans illustres? Je préfère renvoyer à leurs ouvrages, et me borner à tracer les caractères de la face des différens peuples, que des circonstances m'ont permis d'observer.

C'est une chose tellement évidente que l'existence des physionomies nationales, qu'il n'est personne, s'il s'en est occupé le moins du monde, qui ne distingue au premier coup-d'œil l'Italien de l'Anglais, l'Espagnol du Hollandais, et ce dernier du Russe, etc. Chaque homme a pour ainsi dire le cachet de sa nation sur sa figure : l'Espagnol, par exemple, est remarquable à son teint rembruni, ses cheveux noirs, ses traits prononcés et réguliers, son front large et élevé, ses sourcils touffus, ses lèvres petites et serrées, et à l'expression de sa figure, qui est celle du courage, de l'opiniâtreté. L'Italien se reconnaît en général à son front petit, aux os de ses joues fortement prononcés, à son nez aquilin, et à sa bouche bien faite (qui attestent ses droits de parenté avec l'ancienne Grèce), à son regard animé et à son menton saillant. Le Français

a un air franc et jovial, un teint fleuri, de belles proportions dans sa figure, un embonpoint médiocre, et surtout « des dents et une manière de rire qui le caractérisent peut-être mieux que le reste de sa physionomie » (1). Chez l'Anglais, le front est court et voûté par le haut, le nez arrondi, émoussé, les lèvres bien fendues, le sourcil assez touffu et châtain-clair, le regard pénétrant, le menton allongé, et surtout les muscles de la figure arrondis. L'Allemand a des plis qui entourent ses yeux, des sillons qui entrecoupent ses joues, l'œil expressif, une chevelure blonde et plate, un air de franchise et de simplicité. Le Hollandais a le front élevé, les yeux à demi-fermés, le nez charnu, les joues affaissées, la bouche béante, les lèvres plates et le menton large. Quelle variété dans les caractères de la figure des différens habitans de la Russie ! L'officier russe a les traits fins, le nez bien fait, les joues vermeilles, de belles proportions dans sa figure, ordinairement le menton saillant. Le soldat de ligne a des joues pleines, charnues, larges, d'une coloration assez pâle et uniforme, les yeux enfoncés, le nez retroussé et épaté, les cheveux châtains. Les Cosaques de l'Ukraine, qui sont plus au midi, ont le teint plus animé, les joues moins pleines, les cheveux et la barbe noirs ou à peu près. Les Baskirs ont encore une figure toute particulières : les pommettes sont très-écartées, et les yeux sont séparés par un espace large et plan ; ils sont petits ; les sourcils, peu marqués, sont très-éloignés de l'ouverture des paupières, qui est étroite et linéaire ; la peau est jaunâtre, huileuse ; les cheveux sont blonds ou peu foncés. Quelque chose de très-remarquable, c'est qu'ils ont l'angle facial extrêmement ouvert, à peu près comme celui qu'on donne à Jupiter ; ils paraissent cependant, sous le rapport moral, bien éloignés de certains peuples qui l'ont plus fermé ; ce qui ne s'accorde pas avec les idées de *Camper*, et jusqu'à un certain point avec celles du docteur *Gall*.

---

(1) *Lavater.*

Les différens climats, les différentes expositions du sol, la nourriture, etc., ont-ils quelque influence sur la physionomie nationale? Peut-on en rechercher la cause dans les diverses lois établies dans l'ordre social des différens peuples? ou bien toutes ces causes y concourent-elles ensemble? Nous ne nous permettrons pas de prononcer à cet égard, de telles questions n'étant pas de notre ressort, et étant d'ailleurs beaucoup au-dessus de nos forces.

En examinant ces divers caractères de la face chez les différens peuples sous le point de vue médical, nous aurions à répéter ici ce que nous avons dit des tempéramens, puisqu'il est facile de voir que le tempérament bilieux est en général celui de l'Espagnol, que le sanguin est en général le tempérament du Français, que le lymphatique appartient plutôt aux Anglais, aux Allemands, aux Hollandais, etc.

De l'expression de la Face dans les passions.

Dans l'expression de la face des âges, nous avons divisé le cours de la vie en trois époques pour avoir des nuances plus sensibles; dans l'expression faciale des tempéramens, nous ne nous sommes attachés qu'aux tempéramens fondamentaux pour le même motif: nous allons ici nous borner seulement à indiquer les caractères de quelques passions qui nous ont paru les mieux marqués et les plus faciles à saisir.

Considérées sous le rapport de l'expression, nous diviserons les passions, avec M. *Moreau de la Sarthe*, en *passions convulsives*, en *passions oppressives*, et en *passions expansives*.

Passions convulsives. — *Colère.* C'est la plus violente des passions de ce genre; les contractions, les spasmes musculaires sont extrêmes. Dans la colère, les traits du visage sont déformés d'une

manière horrible ; les yeux sont rouges et enflammés ; la prunelle est égarée, étincelante ; les sourcils sont abattus ou élevés également ; la peau du front forme des rides profondes et rapprochées auprès du nez ; les narines s'ouvrent, s'élargissent ; la lèvre inférieure renversée presse la supérieure, qu'elle dépasse un peu ; les angles de la bouche ouverts simulent un ris cruel et dédaigneux ; la face est rouge et gonflée, quelquefois pâle ; le grincement des dents, l'écume qui sort de la bouche, les cheveux qui se hérissent, ajoutent encore à ce tableau, et rendent la face de l'homme méconnaissable.

Les yeux sont très-ouverts dans l'*effroi ;* la prunelle est égarée et abaissée ; les sourcils, élevés par le milieu, sont rapprochés, et forment des rides profondes vers le nez, qui semble être tiré en haut, ainsi que les narines ; la bouche est fort ouverte, les coins retirés laissent voir toutes les dents ; le visage est pâle et livide ; les lèvres sont aussi pâles et tremblantes ; les cheveux sont hérissés. La peur, l'épouvante, la frayeur, ne sont que des modifications de cette même passion. Dans l'*horreur,* le sourcil se fronce et s'abaisse beaucoup plus ; la prunelle, située au bas de l'œil, est à moitié couverte par la paupière supérieure ; la bouche s'entr'ouvre, mais elle est plus serrée par le milieu que par les extrémités, qui, étant retirées en arrière, forment des plis aux joues.

Passions oppressives. La *crainte,* qui se fait ressentir par un resserrement subit dans l'épigastre ; par une respiration gênée, entrecoupée ; par des soupirs, des palpitations de cœur ; par le refoulement du sang à l'intérieur, appartient à cet ordre de passions. Dans la crainte, la prunelle est étincelante et dans un mouvement inquiet ; elle est située dans le milieu de l'œil ; la bouche, plus ouverte par les côtés, se retire en arrière, et la lèvre inférieure plus que la supérieure.

Lebrun, ce peintre fameux du siècle de Louis XIV, dont les

travaux immortels sont autant de preuves irrévocables des belles connaissances qu'il avait de l'homme, caractérise ainsi la jalousie : le front est ridé, le sourcil est abattu et froncé, l'œil est étincelant, et la prunelle, cachée sous les sourcils, est tournée du côté de l'objet qui est cause de la passion, le regarde de travers et d'un côté opposé à la situation du visage; elle est pleine de feu aussi-bien que le blanc de l'œil; les paupières, les narines sont pâles, ouvertes, plus marquées que dans l'état habituel, et retirées en arrière, ce qui cause des plis aux joues ; la bouche est fermée, et fait connaître que les dents sont serrées ; la lèvre supérieure excède celle de dessous, et les coins de la bouche sont retirés en arrière et fort abaissés ; les muscles paraissent enfoncés ; le coloris de la figure est inégal et dominé de jaune.

Je me hâte de quitter ces tableaux effrayans pour arriver aux *passions expansives*, à ces passions qui embellissent notre existence, à ces affections douces et paisibles qui font le charme de la vie. La gaîté, la joie modérée, l'espérance, l'amour, la bienveillance, sont du domaine de cette classe de passions, remarquables par une sorte de turgescence de tout l'organisme.

La *joie modérée* se fait apercevoir au peu d'altération des traits de la figure, à la sérénité, à l'heureux état de l'ame qui se peint sur le front, qui n'offre aucune ride; aux sourcils qui sont sans mouvement, élevés par le milieu ; aux yeux médiocrement ouverts et rians ; à la prunelle vive et brillante ; aux narines tant soit peû ouvertes ; aux coins de la bouche modérément élevés ; au teint vif, aux lèvres et aux joues vermeilles.

Dans l'*amour moral*, l'œil, ouvert à demi, laisse voir une prunelle un peu animée, doucement tournée du côté de l'objet qui cause l'amour, vers lequel la tête est déjà inclinée ; le blanc de l'œil est éclatant ; la bouche entr'ouverte exprime le sourire par ses coins légèrement élevés ; les lèvres humides sont colorées du plus vif incarnat, qui se répand aussi sur les joues et sur le front.

Dans les passions, chaque mouvement de l'ame est exprimé par

un trait, chaque action par un caractère dont l'impression sur la face peut être saisie avec assez de facilité : mais il est un autre état de la face dont l'étude est d'une bien grande difficulté ; c'est l'étude de la face en repos, quand l'ame n'est agitée par aucune passion. C'est là ce qui constitue essentiellement l'art du physionomiste. Si nous n'étions retenus par le court espace de temps qui nous reste pour terminer notre dissertation, et si d'ailleurs cela ne nous écartait pas un peu de notre objet, nous aurions essayé de faire quelques pas dans cette science, qui a pour nous beaucoup d'attraits ; nous aurions dit quelque chose de l'influence de l'habitude sur l'expression de la face ; nous aurions cherché les caractères propres qu'elle offre chez les habitans d'une même ville, d'un même village ; nous en aurions trouvé de propres aux individus d'une même famille, d'une même secte, d'une même profession.

Les passions, dont l'influence est déjà si marquée sur l'homme en état de santé, agissent bien plus encore lorsqu'il est frappé de maladie. Il est donc bien essentiel de connaître le caractère de chacune d'elles ; et, comme nous venons de le voir, nulle partie ne les exprime mieux que la face.

Sic cognoscuntur contractæ seria frontis.

C'est surtout son coloris si variable, dit M. *Cabuchet*, qui est le trait le plus fidèle, qui retrace avec le plus de vérité les passions qui l'animent. Il échappe à la dissimulation, et ne se retrouve point dans ces passions feintes dont l'art ou l'hypocrisie ont composé les mouvemens : c'est que les muscles de la face, soumis à la volonté, peuvent lui faire prendre toutes les formes qu'elle commande à leurs contractions, tandis que la coloration du visage, ainsi que tous les phénomènes dépendans de la circulation, sont soustraits à son empire. Ainsi l'acteur peut exprimer, par les rides de son front, les plis de ses sourcils et de ses joues, tous les mouvemens de la colère ; tandis que c'est le rouge de l'actrice qui joue la modeste pudeur, et que c'est en essuyant ce rouge qu'elle rend la pâleur de l'effroi et du saisissement.

Galien reconnut l'amour d'une dame romaine pour l'histrion Pylade au trouble de cette dame, et principalement à sa rougeur au seul nom de Pylade. *Hippocrate*, appelé à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, avec *Euripion*, pour y donner son avis sur la maladie du roi, qu'on jugeait être attaqué de consomption, n'y est pas plutôt arrivé, qu'il déclare le malade attaqué d'une maladie de l'ame. En effet, depuis la mort d'Alexandre, son père, Perdiccas dépérissait d'amour pour Phila, concubine du feu roi. *Hippocrate* le fait savoir à Phila, qui consent à se présenter devant le roi : le changement qui se produisit à cette vue fit juger au médecin que son prognostic n'avait pas été faux.

Quand on est parvenu à découvrir une passion, si elle est du nombre de celles qui ont une action fâcheuse sur l'économie, le médecin doit se hâter d'y remédier; car, semblable à un incendie, si on n'en arrête les premières étincelles, la flamme fait des progrès tellement rapides, qu'elle ne s'éteint souvent qu'après avoir tout consumé. Que le médecin s'empare donc de l'imagination du malade, et qu'il fasse tourner à son soulagement l'empire qu'il obtiendra sur son esprit; qu'il cherche par quelle combinaison d'affections douces et consolantes il pourra affaiblir les peines, les chagrins, les ennuis; qu'il étudie le langage qu'il faut parler à l'ame affectée; qu'il la rassure dans ses troubles; qu'il la rappelle de ses écarts; qu'il y fasse luire l'aurore de l'espérance : c'est le premier, c'est le plus efficace des remèdes : sans l'espérance, la nature succombe. Qu'il tâche d'éteindre les souvenirs pénibles; qu'il vieillisse les malheurs; qu'il fasse planer le courage au-dessus des événemens dont on n'est plus le maître.

Un précepte de thérapeutique morale applicable à toutes les passions, et dont on doit retirer les effets les plus heureux, est, je crois, d'éloigner le passionné de l'objet de sa passion, de le lui faire oublier en appelant son attention sur d'autres objets qui l'intéressent.

Quand on consulte certains praticiens pour des chagrins violens,

résultant de la perte de parens chéris, d'une épouse adorée, ils viennent à bout d'en affaiblir la triste mémoire; ils conseillent des exercices capables d'occuper toute l'attention; par exemple, celui du cheval dans des lieux difficiles, ou dans des quartiers populeux. A Londres, on est dans l'usage de conduire soi-même un carrosse dans les rues et les promenades les plus fréquentées, afin de faire diversion aux idées tristes et trop mélancoliques que produit l'affection qu'on appelle en ce pays le *spleen*.

SECONDE PARTIE.

De toutes les parties de la séméiotique, l'étude des changemens que la face éprouve dans les maladies est la plus importante; ses liaisons sympathiques avec presque tous les organes, ses rapports nombreux avec les fonctions vitales du premier ordre, respiration, circulation, action cérébrale, sont des motifs assez puissans pour attirer l'attention particulière du véritable praticien. Il est certains cas surtout où l'expression faciale est presque le seul guide des médecins; c'est dans les maladies des enfans, de ces petits êtres, que leur faiblesse rend si intéressans, et qui ne peuvent exprimer par la parole ni par le geste ce qu'ils éprouvent à l'intérieur, et dans les maladies des adultes qui sont privés de ces deux moyens de transmettre leurs sensations. *Hippocrate* avait tellement reconnu l'importance des signes tirés de la face, qu'il leur assurait le premier rang pour la certitude qu'on en retire. Loin de moi cependant la prétention de croire qu'ils doivent être l'unique objet du médecin!

Non ex uno symptomate, sed ex consensu omnium.

Ses sens, ouverts aux impressions, doivent saisir l'ensemble de tout ce que lui présente l'homme, et ne rien négliger pour parvenir à la connaissance des maladies.

Si nous entrions dans tous les détails des maladies qui donnent à la face des traits particuliers, nous devrions, pour ainsi dire, parcourir toutes les maladies qui sont du domaine de la pathologie interne, et ce travail nous menerait beaucoup trop loin ; nous nous contenterons seulement d'indiquer d'une manière générale toutes les altérations que la face peut éprouver dans les maladies ; ensuite nous donnerons l'expression de la physionomie de quelques-unes d'entre elles qui nous paraissent les plus remarquables.

Expression de la Face dans les maladies.

La face diffère plus ou moins, dans l'état de maladie, de ce qu'elle est en santé, et son ensemble présente le tableau de la souffrance, de la langueur, de l'altération des forces. Dans quelques cas, elle est gonflée avec tension ; d'autrefois bouffie avec œdématie, ou émaciée, tirée, décolorée, pâle, jaune, rouge, blafarde, violacée, plombée, cadavereuse ; le front est tendu ou contracté ; les sourcils froncés ou affaissés ; les yeux enfoncés ou trop proéminens, ternes, secs, pulvérulens, agités de mouvemens convulsifs, se dirigent inégalement vers les objets ; le regard languissant, incertain, étonné, fixe, hardi, furieux ; la lumière produit la fatigue, le larmoiement ; le blanc de l'œil est pâle, d'un brillant perlé, jaunâtre, muqueux, rouge, parsemé de taches, de vaisseaux sanguins, la pupille grande ou trop petite ; les mouvemens de l'iris sont faibles, tremblotans ; les paupières épaisses, chassieuses, œdématiées, s'élèvent difficilement, s'abaissent incomplètement dans le sommeil, et sont cernées à leur base d'une teinte plombée, jaunâtre ; les tempes creuses, les joues affaissées, paralysées, agitées de mouvemens convulsifs, fortement, inégalement ou passagèrement teintes d'un rouge vif ; les oreilles froides, retirées, livides ; le nez allongé, froid, ses ailes

écartées, relevées, agitées dans la respiration ; les narines sèches, bouchées ou remplies de mucosités ; la bouche tournée, béante ou fortement serrée ; ses angles rétractés, ses muscles relâchés et agités de convulsions ; les lèvres pâles, froides, blanches, pourpres, violacées à leurs bords, jaunâtres à leur base, arides, gercées, couvertes d'éruptions, pendantes ou tremblotantes (1).

Expression de la face dans la fièvre adynamique. Affaissement des traits du visage et des saillies musculaires ; elle est livide, sale ; les yeux sont rougeâtres ou jaunes-verdâtres, chassieux, pulvérulens, larmoyans et contournés, ouverts à demi et inégalement ; souvent ils regardent de travers ; le regard est languissant, étonné, stupide, triste, abattu ; la vue est affaiblie ; les paupières pesantes cachent à moitié la pupille qui est dirigée en haut ; elles s'abaissent incomplètement dans le sommeil, et sont cernées à leur base d'une teinte plombée ; les tempes sont creuses ; quelquefois hémorrhagies passives par le nez ou par la bouche, provenant des cavités nasales, des voies aériennes ou de l'estomac ; le mucus désséché dans les narines force les malades de tenir la bouche ouverte pour respirer ; on voit alors les dents, les gencives, les lèvres couvertes d'un enduit fuligineux.

La *face cadavéreuse*, improprement appellée *hippocratique*, si bien caractérisée dans les derniers temps de la fièvre adynamique, est exprimée de cette manière ; le nez est devenu plus en pointe ; les yeux sont creux, les tempes affaissées, les oreilles froides, retirées, et leurs lobes tournés en arrière ; la peau du front est dure, tendue et d'une sécheresse extrême ; tout le visage est d'une pâleur verdâtre ou d'un brun noirâtre, livide ou plombé : *Oculi cavi, nasus acutus, tempora collapsa, aures frigidæ ac contractæ, cutis dura, color pallidus aut niger.*

---

(1) Tableau séméiotique de M. *Chaussier.*

Expression de la face dans la fièvre ataxique. Tantôt rouge, tantôt pâle, tour à tour chaude ou froide, elle est sèche ou baignée de sueurs ; le front est tiré fortement en haut ; les yeux sont vifs, animés, rouges, secs, étincelans ou languissans, tristes, abattus, larmoyans, souvent très-sensibles à la lumière ; d'autres fois on leur présente impunément un flambeau allumé, ils n'en perçoivent pas les rayons ; la pupille ne se contracte pas ; souvent ils sont mobiles, agités ; ils ont des mouvemens convulsifs de rotation, d'oscillation ; ou ils sont fixes, immobiles, légèrement ouverts, comme quand on réfléchit profondément ; assez souvent ils paraissent égarés, ou il y a strabisme ; les yeux sont tournés tous les deux en dedans et en haut ; quelquefois il n'y a strabisme que d'un seul côté : assez ordinairement ils sont inégalement ouverts ; le nez devient fréquemment, et d'une manière très-irrégulière, plus rouge, plus chaud ou plus froid que les autres parties de la face ; les pommettes et les joues sont dans le même cas ; les lèvres sont sèches, lisses ou gercées ; quelquefois elles s'allongent en devant comme pour faire la moue ou exercer la succion ; l'une est pendante, l'autre est contractée ; l'inférieure est très-souvent agitée, tremblante ; d'autres fois le malade semble marmoter tout bas, ou mâcher quelque chose ; il est des cas où, la respiration s'opérant difficilement, l'air s'accumule dans la bouche, distend les joues et les lèvres, et s'échappe avec bruit, en faisant éprouver à celles-ci un léger trémoussement. Si, dans ce même moment, on donne à boire au malade, le même phénomène est produit ; le liquide, après avoir été retenu pendant quelque temps dans la bouche, et les lèvres cessant d'être contractées, y tombe ou s'écoule en dehors, vers les commissures.

Expression de la face dans les tétanos. Dans cette maladie, la face présente une roideur et une tension remarquables ; la couleur du visage, quelquefois pâle, est le plus souvent rouge ; les yeux sont larmoyans, fixes, renversés ou agités de mouvemens convulsifs,

tantôt saillans, tantôt enfoncés dans l'orbite ; les paupières contractées se recouvrant à peine ou étroitement fermées, la contraction des muscles des lèvres est quelquefois si considérable, qu'elles sont fortement retirées et écartées ; les joues alors sont plissées et relevées, et toutes les dents à découvert ; ce qui change singulièrement la figure, lui donne un aspect horrible et la rend souvent méconnaissable ; les mâchoires sont serrées ; les masseters violemment contractés, durs et saillans (*Trnka Commentarius de tetano*) ; le visage est pâle, recouvert d'une sueur froide, s'il n'existe pas de fièvre ; il est rouge, animé, baigné de sueur lorsque la fièvre s'allume.

Expression de la face dans l'apoplexie. La face est tantôt pâle, tantôt animée ; quelquefois elle conserve une couleur presque naturelle : dans certains cas, elle est tuméfiée ; les lèvres et la conjonctive sont injectées ; les paupières entr'ouvertes laissent apercevoir les yeux contournés et larmoyans ; la pupille dilatée est immobile à la lumière ; souvent les yeux sont fermés ; les lèvres quelquefois sont pendantes ou tirées de côté, et laissent couler une matière écumeuse qui sort de la bouche ; d'autres fois elles paraissent resserrées, portées en avant et ne s'ouvrent que pour laisser sortir l'air comme le fumeur laisse sortir la fumée : chez quelques malades, la bouche est remplie d'écume dans les derniers momens de la vie. Ces caractères de l'apoplexie, quoique nombreux, ne suffiraient pas pour en assurer le diagnostic, si l'on n'avait recours aux autres symptômes, tels que la suppression plus ou moins complète et subite de l'action des sens, de l'entendement, de la locomotion, à la respiration qui est plus ou moins stertoreuse, et à la continuation de l'action du cœur.

L'*ivresse* au dernier degré produit souvent un *facies* qui simule celui de l'apoplexie. Au commencement, elle s'annonce par la rougeur du visage ; les yeux s'animent, le front se déride, la figure s'épanouit et respire une aimable gaîté ; la parole est aisée, brusque ; l'imagination prompte ; bientôt l'homme balbutie ; il parle à

tort et à travers ; il montre à découvert tous ses vices, tous ses défauts ; il rit, chante, crie, fait mille extravagances ; sa marche est chancelante, il a peine à conserver le centre de gravité ; sa figure devient vultueuse ; son œil est injecté, brillant ; ses paupières sont gonflées et d'un rouge foncé ; il est tourmenté par des rots et des envies fréquentes de vomir ; il ne peut plus se soutenir, ses jambes fléchissent sous lui, il tombe ; il jette par le vomissement des flots d'un vin aigri ; il rend involontairement ses urines et les matières fécales ; sa face alors est pâle, cadavéreuse ; ses traits sont affaissés ; il est dans un état de somnolence, de stupeur, dont on ne peut le tirer ; il y a abolition des sens, de l'entendement ; sa respiration est stertoreuse ; quelquefois il y a écume à la bouche, et la mort peut en être le résultat : cet état peut durer pendant plus ou moins longtemps. Un homme était plongé, depuis quatre jours, dans un sommeil profond ; pensant que ce sommeil pouvait être l'effet d'une compression du cerveau occasionnée par suite d'une fracture, on se disposait déjà à lui faire l'opération du trépan, lorsque *Henricus ab Heers* examine avec attention les tégumens de la tête, et ne trouve aucune trace de lésion quelconque ; le pouls était plein, très-développé, la respiration libre ; il assure qu'il ne voit aucune indication de pratiquer une opération dont le succès est toujours douteux. A peine a-t-il arraché quelques poils de la moustache de l'ivrogne, que celui-ci se réveille tout à coup, et menace de frapper, si on ose encore toucher à ses moustaches. Lorsqu'on est appelé pour un cas de cette espèce, il faut surtout avoir égard à la cause. L'apoplexie, ou plutôt le coma profond qui est l'effet de l'ivresse, est généralement moins dangereux que celui qui dépend de toute autre cause.

Les *maladies des viscères* contenus dans l'abdomen, de ceux contenus dans la poitrine, s'expriment à la face par des caractères particuliers qu'il est facile de saisir quand on a un peu l'habitude d'observer.

Celles de la poitrine paraissent agir principalement sur le sys-

tème capillaire de la face. Dans la péripneumonie, par exemple, il est souvent facile de connaître, à l'aspect du visage, si les deux poumons sont attaqués à la fois, s'il n'y en a qu'un, et quel est celui-là. Alors les deux pommettes seront colorées, où il n'y en aura qu'une, et ce sera celle qui correspondra au poumon malade. Quand la péripneumonie passe à la gangrène, la face, et particulièrement les joues et les pommettes deviennent livides. Quand cette rougeur persiste après l'époque ordinaire de la solution heureuse de cette maladie, les traits du visage étant altérés, le pouls conservant de la fréquence, la douleur étant moindre, quoique la difficulté de respirer continue, il faut augurer défavorablement de la terminaison.

Dans la *phthisie pulmonaire*, le teint pâlit, blanchit; les couleurs rouges, rosées, vermeilles, se concentrant sur les pommettes, annoncent encore le mauvais état des poumons; cette rougeur précède même la maladie, et en est comme une espèce de signe indicatif dans la phthisie de constitution; d'autres fois elle n'a lieu que lorsque la phthisie est confirmée, même avancée. Dans quelques cas rares, à la vérité, les pommettes ne se colorent que dans les paroxysmes, et quelquefois même du côté opposé au poumon affecté. Quand avec ce signe on trouve un nez effilé, le regard vif, spirituel, la sclérotique d'un blanc perlé, les lèvres, les gencives très-vermeilles, si, la maladie faisant des progrès, le visage devient livide, décharné, les pommettes toujours colorées; si les joues collées aux dents donnent à la figure l'apparence du rire et l'aspect du cadavre; si le corps est fluet, la taille svelte, le cou long, les cheveux secs et clair semés, la poitrine étroite, et les omoplates en forme d'ailes, nul doute sur le diagnostic de cette terrible maladie.

Dans les maladies organiques du cœur et des gros vaisseaux qui l'avoisinent, la face est ordinairement bouffie, les lèvres et le nez surtout paraissent injectés dans leurs capillaires veineux, et prennent une teinte bleuâtre.

La manière dont la figure exprime les souffrances dans les affections de l'abdomen est tellement propre aux lésions des viscères contenus dans cette cavité, qu'il est difficile de s'y tromper. Elle est altérée, grippée, pâle, décolorée; le front est ridé, les traits sont tirés en haut, expriment la douleur; les yeux sont enfoncés, contournés, agités de mouvemens convulsifs; le regard est triste, abattu, languissant; quelquefois aussi le visage est rouge, animé, le regard fixe et audacieux; les lèvres se froncent en s'écartant l'une de l'autre, et laissent voir les dents serrées. L'expression de ce *facies* est surtout remarquable lorsqu'on presse avec la main la région de l'abdomen où se trouve le viscère affecté.

Expression de la face dans la chlorose. Cette maladie, que l'on nomme *chlorose* ou *pâles couleurs*, caractérisée par un état général d'asthénie et de langueur habituelle, par des dépravations d'appétit connues sous le nom de *pica*, a aussi des caractères bien remarquables à la face : elle est pâle, surtout aux lèvres; on y aperçoit une légère bouffissure assez marquée le matin après le sommeil, plus sensible au contour des orbites et aux paupières; ces dernières sont cernées d'une teinte plombée; l'œil est battu, triste, exprime la mélancolie; la malade verse en secret des pleurs dont elle ignore la cause; au fur et mesure que la maladie fait des progrès, la couleur du visage passe du blanc au plombé, au verdâtre, et même au jaunâtre, vers la fin de la maladie, comme dans l'ictère; mais il est facile de distinguer que ce n'est pas à cette dernière maladie que l'on doit attribuer cette altération de la peau. Dans la chlorose, quelque terne que soit la peau, la sclérotique reste toujours blanche; dans la jaunisse, au contraire, elle participe à la couleur générale.

Dans la *fièvre bilieuse*, et même dans le simple *embarras gastrique*, souvent les lèvres, les ailes du nez, les paupières sont jaunes, et même virescentes. Dans l'*ictère*, la couleur jaune commence à se manifester vers les angles internes des yeux; d'abord la couleur

blanche est un peu ternie, mais toute la cornée devient bientôt évidemment jaune. On aperçoit ensuite, sur les tempes, des tâches d'un jaune très-clair, qui deviennent plus foncées de jour en jour ; souvent ces taches ne sont que linéaires dans la direction des rides de la peau ; elles s'étendent peu à peu en longueur et en largeur, se réunissent en plaques plus ou moins étendues et plus ou moins nombreuses ; il s'en manifeste également au front, aux commissures des paupières, des lèvres, sur les ailes du nez, et bientôt le visage devient d'un jaune plus ou moins foncé ; il n'est pas rare de le voir d'un jaune verdâtre ; on l'a même vu d'un vert de poireau. *Galien* parle d'un esclave qui fut mordu par une vipère : la couleur de tout son corps devint verte ou porracée.

Le *cancer au dernier degré*, que l'on reconnaît à son aspect (s'il est visible), aux douleurs lancinantes, aux caractères de la fièvre hectique, pouls accéléré, chaleur à la paume des mains et au visage, amaigrissement progressif, sueurs des parties situées au-dessus du diaphragme, dévoiement, épuisement des forces, émaciation extrême, a aussi une expression particulière à la face. Quel affreux tableau que la figure d'un malheureux en proie aux douleurs lancinantes d'un cancer ! Sa peau livide, d'une couleur jaune, plombée, terreuse, dessine hideusement les saillies des os, auxquels elle est presque immédiatement collée ; elle forme au front des rides profondes qui se rassemblent ; vers la racine du nez, les sourcils, élevés dans leurs tiers internes, sont abaissés dans tout le reste de leur étendue ; l'œil, caché dans le fond de l'orbite, dirige vers le ciel sa prunelle qui implore un calme aux douleurs déchirantes ; les narines sont dilatées, tirées en haut ; la bouche ouverte ride la peau des joues d'une manière horrible ; tout donne à la face l'expression de la souffrance la plus atroce, et contre laquelle les efforts de la médecine sont toujours infructueux.

Expression de la face du scrophuleux. Traits arrondis, indécis,

blancheur, finesse de la peau, bouffissure, pâleur des lèvres contrastant avec une rougeur assez vive des joues, yeux grands, bleus, saillans, comme voilés par un nuage, pupille présentant une dilatation sensible, ainsi qu'on l'observe dans les affections vermineuses; chevelure d'une couleur pâle, blonde ou cendrée; épaississement des lèvres, surtout de la supérieure, qui se trouve plus avancée que d'ordinaire; engorgement des paupières et des ailes du nez; rougeur des narines, qui se perd en descendant sur la lèvre supérieure.

Dans l'*hydropisie*, la face est pâle et bouffie, la peau froide; elle reçoit et conserve l'impression du doigt; la présence d'un fluide blanc dans le tissu cellulaire détermine ce gonflement; les paupières sont pâles, décolorées, d'un blanc plus ou moins mat, ainsi que les lèvres et les caroncules lacrymales. Dans le *scorbut*, la figure devient aussi pâle et bouffie, surtout le matin; mais les caroncules lacrymales et les lèvres, où les vaisseaux sanguins sont très-apparens, examinées avec attention, paraissent d'une couleur verdâtre; le malade éprouve une démangeaison aux gencives, qui est quelquefois insupportable; elles sont d'un rouge foncé, livides, se tuméfient, deviennent douloureuses, et saignent à la moindre pression.

Il existe aussi un *facies* propre aux rachitiques : ils ont proportionnellement le crâne plus développé que la face; celle-ci offre une peau fine, vivement colorée aux pommettes, qui sont saillantes et élevées; les lèvres sont vermeilles, minces et froncées, laissant dessiner, pour ainsi dire, les dents qu'elles recouvrent, surtout celles de la mâchoire supérieure; les yeux sont ordinairement grands, proéminens; la paupière habituellement cernée; le regard est vif, pénétrant; la pupille dilatée, le blanc de l'œil bleuâtre; le nez est ordinairement aigu, les joues sont plates, ce qui rend le menton pointu.

La *maladie vénérienne* peut-elle donner à la face une expression particulière? Je n'en doute plus depuis cet exemple étonnant

de la perspicacité de M. *Dubois*, dont nous suivons régulièrement la visite à l'Hospice de perfectionnement. Une femme jeune et jolie jouissant d'une bonne santé en apparence, apportait son petit enfant pour qu'on lui coupât le filet. A peine notre habile professeur a-t-il aperçu la figure de l'enfant, qu'au froncement des lèvres, à l'abaissement des sourcils, à la difficulté de respirer, à la sécheresse des narines, à une couleur particulière de la peau, à l'état de maigreur, il a reconnu la maladie vénérienne constitutionnelle, et il ordonne aussitôt un traitement antisiphilitique pour le père, la mère et l'enfant : ses questions à la mère nous confirmèrent ensuite ce diagnostic.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Considerare verò etiam oportet oculorum subtùs apparentia in somnis. Si enim albi quid, palbebris commissis, subtùs appareat, idque non ex alvi profluvio sit, aut ex potione purgante, pravum signum, et valdè lethale. *Sect.* 6, *aph.* 52.

II.

Labia livida, aut etiam resoluta, et inversa, et frigida, lethalia. *Sect.* 8, *aph.* 13.

III.

Aures frigidæ, pellucidæ, contractæ, lethales sunt. *Ibid.*, *aph.* 14.

IV.

Deliria, cum risu quidem accidentia, securiora; cum studio, verò, periculosiora. *Sect.* 6, *Aph.* 53.